

Anne-Marie Cheny, *Une bibliothèque byzantine : Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la fabrique du savoir*. Préface de Joël Cornette (Coll. Époques) – Champ Vallon, Ceyzérieu 2015  
Olivier Delouis

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Delouis Olivier. Anne-Marie Cheny, *Une bibliothèque byzantine : Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la fabrique du savoir*. Préface de Joël Cornette (Coll. Époques) – Champ Vallon, Ceyzérieu 2015. In: *Revue des études byzantines*, tome 74, 2016. pp. 414-418;

[https://www.persee.fr/doc/rebyz\\_0766-5598\\_2016\\_num\\_74\\_1\\_5091\\_t10\\_0414\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/rebyz_0766-5598_2016_num_74_1_5091_t10_0414_0000_2)

---

Fichier pdf généré le 16/12/2021

parallèles, pour ne pas tromper le lecteur. Il est cependant dommage que les sources réelles et directes soient ainsi noyées dans une masse trop importante.

La dernière partie (plus de 200 p.) est composée d'utiles *indices* ; certains sont très classiques (noms propres ; mots grecs en fonction de catégories principalement grammaticales, sauf les termes rares qui sont traités à part ; lieux cités), tandis que d'autres, tout aussi utiles, sont plus originaux : vocabulaire technique, avec les parallèles dans les autres œuvres d'Eustathe et chez les autres commentateurs du canon ; mots dialectaux, de la langue commune ou empruntés à des langues étrangères ; apports d'Eustathe à l'édition du texte du canon, ainsi que lieux où sont expliqués les vocables qui proviennent de l'œuvre commentée ; mots dont l'auteur étudie l'étymologie. Ce remarquable ensemble, dû à P. Cesaretti, permet d'éclairer l'une des facettes les plus intéressantes de l'œuvre d'Eustathe, érudit d'une culture immense, comme en témoignent ses discours mais surtout ses différents commentaires.

On voit donc que le volume est formé des contributions entrelacées des deux éditeurs ; si quelques dissensions sont inévitables (voir par exemple n. 523 p. 101\*, ou p. 103\*), elles sont cependant toujours marquées avec délicatesse. Un tel texte aurait sans aucun doute mérité une traduction, et il est regrettable qu'elle ne soit pas incluse dans ce livre, déjà il est vrai fort épais : on peut espérer que les éditeurs la donneront rapidement car ils sont les mieux à même de le faire. Avec cette édition, qui améliore sensiblement le texte dont on disposait (voir les éléments incomplets donnés par les auteurs p. 293\*-295\*), les byzantinistes disposent désormais d'un élément de plus pour étudier l'œuvre d'Eustathe en toutes ses ramifications. Espérons qu'elle soit bientôt complétée par une édition critique du *Commentaire à l'Odyssée*, principale pièce manquante dans le tableau.

Matthieu CASSIN

Anne-Marie CHENY, *Une bibliothèque byzantine : Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la fabrique du savoir. Préface de Joël Cornette* (Coll. Époques) – Champ Vallon, Ceyzérieu 2015. 24 × 15,5. 276 p. Prix : 25 €.

Procédant d'une thèse d'histoire moderne dirigée par Joël Cornette et soutenue à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, l'ouvrage d'Anne-Marie Cheny est consacré à un savant connu des historiens de l'érudition, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637), mais probablement ignoré des historiens de Byzance. Or, en mettant l'accent sur sa bibliothèque « byzantine », l'auteur attire l'attention des spécialistes de cette dernière discipline et souhaite non seulement refaire le portrait d'un homme éclairé, d'un bibliophile et d'un épistolier, mais proposer celui, plus neuf, d'un précurseur de l'intérêt que le siècle de Louis XIV vouera passionnément, quelques décennies plus tard, à l'Empire de Constantin.

Formé dans le sud de la France et en Italie (Padoue), Peiresc soutient une thèse de droit en 1604 et embrasse la carrière juridique. Il appartient à une famille qui occupe une charge de conseiller au parlement d'Aix-en-Provence depuis 1532, laquelle échoit à Nicolas-Claude en 1607. Si son premier biographe, Pierre Gassendi (1641), lui reconnaît des qualités de magistrat, son goût pour les humanités l'occupe bien davantage. Peiresc était un amoureux de la culture gréco-latine dont il avait

parfait sa connaissance lors d'un « grand tour » italien entre 1599 et 1602. C'était aussi un amateur de sciences, un collectionneur d'objets insolites, s'occupant de zoologie, de cartographie, ou encore d'astronomie ; le peintre Pierre Paul Rubens vit dans sa demeure « un abrégé de toutes les curiosités du monde » (p. 26).

Peiresc ne s'embarrasse d'aucune structure qui limiterait ou encadrerait son appétit intellectuel : il fréquente les savants des académies qui fleurissent alors en France, mais ne se lie à aucune, il reçoit *La Gazette* fondée par Théophraste Renaudot (1631), mais refuse, malgré les sollicitations, d'y contribuer. Homme de transition entre deux époques du savoir, l'humanisme renaissant et la science de l'époque moderne, « gourmet qui savoure et savant qui prouve » selon le mot d'Edmond Bonnaffé (1881, cité p. 37), Peiresc est à la fois un homme conservateur d'un monde presque vieilli, et la vigie d'un siècle marqué par le rationalisme de Descartes, mort en 1650.

Installé définitivement à Aix-en-Provence en 1623, par ailleurs abbé commendataire de Guîtres près de Bordeaux depuis 1619, Peiresc avait construit un étonnant réseau de près de 500 correspondants dans toute l'Europe et au Levant (Première partie : « Le 'Système Peiresc' : une ouverture atypique sur le Levant », p. 19-108). Ce milieu d'informateurs est fort hétérogène : on y trouve des marchands, des consuls, des capitaines, des médecins, des voyageurs, de toutes nationalités et religions, aux compétences variées. Quel était le but de ce « système Peiresc », de ce « pacte érudit » fondé sur l'*amicitia* célébrée par les Anciens ? D'abord la diffusion de la connaissance, puis la collecte de données neuves et enfin l'acquisition, l'échange ou le don de biens culturels : livres, manuscrits, objets précieux. Songeons par exemple que Peiresc avait mis la main sur le plus exceptionnel feuillet de diptyque impérial en ivoire du 6<sup>e</sup> siècle, conservé presque complet, représentant un empereur byzantin triomphant, peut-être Justinien, et qu'il l'offrit en 1625 au cardinal François Barberini (voir p. 51, ill. p. 52) : c'est aujourd'hui le fameux « Ivoire Barberini » qui fait l'orgueil du Musée du Louvre.

L'auteur indique que la charge de conseiller parlementaire dut aider Peiresc à satisfaire sa curiosité sans bornes en Orient, mais elle hésite à expliquer son entretient par sa position : si le parlement aixois se trouvait chargé des litiges entre la France et les Échelles du Levant, les sources ne disent guère si Peiresc sut profiter de sa fonction pour construire, au service de ses passions érudites, un tel carnet d'adresses. Dans l'Empire ottoman, Peiresc écrit à plus de 79 correspondants installés à Alep, Le Caire, Seyde, Constantinople, Alexandrie, Damas, Chios, Smyrne, Chypre, Tripoli, Mont-Liban, Jérusalem, et, en Afrique du Nord, Alger, Tunis et Tripoli (Libye), mais il dépêche aussi, s'il le faut, des missionnaires à son service, comme les érudits et orientalistes Théophile Minuti (1592-1662) ou François Galaup de Chasteuil (1588-1644), envoyés à la recherche de manuscrits en vue de la publication d'une Bible polyglotte.

La deuxième partie du livre (« Constituer une bibliothèque d'exception », p. 109-177) s'attache au premier résultat de l'activité de Peiresc : une bibliothèque formée de près de 5 000 volumes, plus d'une centaine de manuscrits, qu'agrémentent des *naturalia* et autres *mirabilia*. Ce cabinet, assemblé avec soin – on relève la coquetterie des reliures au chiffre de NKΦ, initiales grécisées de leur propriétaire –, est d'abord au service des recherches de Peiresc. Lequel, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, ne publiera cependant jamais rien. S'il collectionne bien pour la science, s'il est bibliophile en vue du savoir, si sa curiosité est orientée

vers la production d'informations neuves, ce n'est pas pour produire lui-même. Sa bibliothèque est ouverte à ses confrères, il encourage les productions des autres, il organise les échanges et les copies de manuscrits, de sorte que, selon l'observation d'un contemporain, « il n'est guères sorti de bon livre depuis trente ans à la publication duquel il n'ait contribué » (p. 140). Le chapitre V de cette partie (« Pour dresser une bibliothèque », p. 143-177) fournit une belle étude de cas sur la façon dont un tel amateur sut, avec méthode, rechercher, consulter, négocier, financer, acheter et classer plusieurs milliers d'ouvrages au long de sa vie, avant même que le métier de bibliothécaire ne commence, dans les années 1620-1630, à être défini et à faire l'objet de publications spécialisées.

La troisième partie de l'ouvrage (« Byzance : un objet de désir et d'érudition », p. 179-253) concerne plus particulièrement la présente revue. Dans ces pages, l'auteur relève à juste titre la composante « byzantine » de la bibliothèque de Peiresc. Précisons que derrière ce mot, A.-M. Cheny range aussi bien les théologiens grecs d'époque patristique que médiévale (jusqu'à Balsamon et Zonaras), les recueils juridiques qui intéressent le magistrat (de Justinien aux *Basiliques*), et les historiens de l'Empire byzantin (de Procope à Nicéphore Grégoras, soit 48 imprimés intéressant l'histoire dont un grand nombre du 16<sup>e</sup> siècle). Ce qui marque ici n'est pas tant l'intérêt pour cet Orient chrétien et byzantin, qui ne surprendra guère ceux qui connaissent le 17<sup>e</sup> siècle (voir notamment M.-F. Auzépy, J.-P. Grégois [éd.], *Byzance retrouvée : érudits et voyageurs français [xvi-xviii siècles]*, Paris 2001), mais davantage la précocité de Peiresc dans la collecte de cette documentation.

Quelle est son originalité, l'amplitude de son savoir et le fondement de son intérêt pour Byzance ? Le lecteur attendait une mise en contexte qui lui est offerte par le dernier chapitre du livre (« Byzance dans la culture d'un lettré du premier XVII<sup>e</sup> siècle », p. 223-253). Les remarques de l'auteur sont ici plus dispersées, car il n'existe à ce jour aucune étude solide sur la naissance des études byzantines à laquelle on pourrait aisément renvoyer – et où Peiresc trouvera un jour une place à part. À la lecture de ces pages, il est d'une part établi que l'érudit aixois, rangeant ses livres « byzantins » sur ses rayonnages, n'a nullement conçu avant d'autres l'idée d'un byzantinisme comme fondement politique de l'absolutisme, pas plus qu'il n'a rêvé de reconquêtes menées par le roi de France en Orient, choses qu'exprimeront clairement les écrivains du temps de Louis XIV. Ses achèvements philologiques, d'autre part, sont indirects et modestes : signalons la tentative, par trois fois, de 1618 à sa mort, d'appuyer une édition des *Basiliques*, entreprise qui se solde par un échec, ou les encouragements fournis à Charles-Annibal Fabrot en vue d'éditer la paraphrase des *Institutes* de Justinien du juriste Théophile (6<sup>e</sup> siècle), qu'il ne put voir imprimée de son vivant (1638). Il développa sans doute des compétences de paléographe (sur lesquelles l'auteur ne s'étend pas) : il sut, par exemple, reconnaître en 1627 la valeur d'un manuscrit découvert à Chypre, aujourd'hui conservé à la bibliothèque municipale de Tours (ms. 980, voir p. 246-247 ; le ms. est en fait du 11<sup>e</sup> s. et non du 10<sup>e</sup> s. comme le pensait Peiresc), contenant des extraits d'historiens grecs et le *De virtute et vitio* de Constantin Porphyrogénète, un empereur qui retient son attention. Ajoutons à ces pages (si le fait n'est pas mentionné ailleurs dans le livre) que Peiresc abandonna une fois encore l'édition de sa découverte à Henri de Valois, lequel imprima ces textes en 1634 (*Polybii, Diodori Siculi, Nicolai Damasceni, Dionysii Halicar., Appiani Alexand., Dionis et Joannis Antiocheni Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetae, Henricus Valesius*

*nunc primum Graece edidit, Latine vertit, Notisque illustravit*, Paris 1634). L'ouvrage est d'ailleurs dédié à Peiresc et la préface de Valois en établit tous les mérites.

Le byzantiniste regrettera à cette occasion l'absence d'une enquête sur les manuscrits grecs que se procura Peiresc et sur lesquels il mit son cachet. On trouvera aisément dans la base de données Pinakes de l'IRHT (<http://pinakes.irht.cnrs.fr>) que Peiresc posséda aussi un évangélaire du 9<sup>e</sup> siècle (Carpentras, Bibliothèque municipale, 10 [Omont 34]), un manuscrit de Jean Chrysostome du 11<sup>e</sup> siècle contenant les *Homélies sur Matthieu* (BnF, gr. 1015, propriété par la suite de Jean-Baptiste Colbert, *olim* 4165), un manuscrit du 15<sup>e</sup> siècle contenant des hymnes orphiques et homériques (Leyde, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPG 74C), un manuscrit de Georges le Syncelle et de Théophane le Confesseur du 16<sup>e</sup> siècle (BnF, suppl. gr. 327), tandis que la bibliothèque de Carpentras, dont le fonds moderne est connu de l'auteur, conserve des miscellanées grecques du 17<sup>e</sup> siècle qui pourraient être de sa main ou de celle d'un secrétaire ou correspondant (Carpentras, Bibliothèque municipale, 1774 et 1865). Mais l'auteur n'étant pas spécialiste de ce domaine, on se gardera de lui reprocher d'avoir négligé la bibliographie sur ces *codices* qui offrent tous la particularité remarquable de provenir de l'île de Chypre.

La courte conclusion (p. 255-257) résume clairement le propos du livre : Peiresc est un « initiateur dans le développement des études byzantines en France » – presque un mécène si l'on en juge par ses dépenses (p. 157-165) – mais dans des limites bien comprises : il ne laisse aucune œuvre, n'a pas fondé d'école, n'a eu aucun élève, mais il a patronné la science en défendant les principes modernes de l'écotique. Arrivé jusqu'à l'Empire romain d'Orient par le droit et l'histoire, en bon magistrat, sa démarche ne dévoile aucun arrière-plan politique. Sa dispersion et son éclectisme le rattachent au siècle précédent : « Peiresc est davantage un homme de la Renaissance que du grand siècle » (p. 127).

Quelques questions demeurent, une fois refermé ce portrait bien mené : Peiresc est-il un pionnier ou un témoin éclairé de son temps ? « Ni une figure représentative, ni un homme isolé », tranche l'auteur (p. 249). En regroupant des objets insolites, il constitue un cabinet de curiosités dont la mode s'est très largement répandue en Europe depuis les années 1550. S'il peut s'intéresser aux textes grecs, comme les Pères grecs ou les historiens de Byzance – ainsi qu'en atteste le catalogue d'imprimés « byzantins » que l'auteur a extrait de l'inventaire de la bibliothèque de Peiresc (p. 260-268) –, c'est qu'il y a longtemps que les humanistes en ont déjà donné des traductions latines ou de premières éditions, certes incomplètes et imparfaites. Et quelles étaient ses compétences en grec, comment avait-il été formé à la philologie ? On puiserait aujourd'hui d'utiles références complémentaires dans l'ouvrage de P. Boulhol, *Grec languaie n'est pas douz au François. L'étude et l'enseignement du grec dans la France ancienne (iv<sup>e</sup> siècle-1530)* (Héritages méditerranéens), Aix-en-Provence 2014, dont une première édition a paru en 2008 sous le titre *La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale vi<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> s.* (voir *REB* 73, 2015, p. 387-389). En tout cas, s'il se distingue des géants français de la génération suivante (Combefis, Labbe, Du Cange, Mabillon ou Montfaucon), il n'est pas non plus semblable aux érudits européens qui se sont peu avant lui intéressés à Byzance (Wolf, Baronius ou Allatius par exemple). La bibliographie de l'ouvrage (p. 275-276), exclusivement française à trois titres près, ne permettait pas d'ouvrir le champ de l'histoire de l'érudition européenne qui aurait fourni des parallèles éventuels, ni davantage le champ, tout aussi fécond de nos jours pour Byzance, des

« reception studies » (citons par exemple F. Kolovou [éd.], *Byzanzrezeption in Europa: Spurensuche über das Mittelalter und die Renaissance bis in die Gegenwart* [Byzantinisches Archiv 24], Berlin 2012, ou encore, paru après la parution du présent livre : P. Marciniak et D. C. Smythe [éd.], *The Reception of Byzantium in European Culture since 1500*, Farnham 2016, où l'on glanera ici et là des études sur la période renaissante ou moderne hors de France). On fera enfin à l'éditeur un reproche, celui d'avoir fait l'économie d'un index indispensable pour se mouvoir dans un matériau si riche.

Mais on ne donnera pas trop de poids à ces remarques, car l'objectif de l'ouvrage est finalement atteint. Il faut savoir gré à Anne-Marie Cheny d'avoir établi Nicolas-Claude Fabri de Peiresc au milieu d'un courant – qu'il anime et qui le porte à la fois – débouchant tout droit sur la byzantinologie française du siècle de Louis XIV. C'est grâce à de telles études monographiques que l'on mesurera mieux comment, au sein de groupes sociaux variés – ici celui des juristes –, a cheminé un goût que le 18<sup>e</sup> siècle de Voltaire n'a pas encore flétri pour une altérité grecque, un monde dépaysant – car il y chez Peiresc comme une curiosité d'« orientaliste » dans ses enquêtes sur Byzance –, et un terrain d'exploration captivant, car riche d'inédits. Cette étude d'un personnage original et attachant est une belle contribution à un domaine d'étude prometteur où historiens modernistes et byzantinistes chemineront ensemble pour leur plus grand profit.

Olivier DELOUIS

Raúl ESTANGÜI GÓMEZ, *Byzance face aux Ottomans. Exercice du pouvoir et contrôle du territoire sous les derniers Paléologues (milieu XIV<sup>e</sup>-milieu XV<sup>e</sup> siècle)* (Byzantina Sorbonensia 28). – Publications de la Sorbonne, Paris 2014. 24,5 × 16,5. 665 p. Prix : 40 €.

Cet ouvrage porte, comme son titre l'indique, sur l'exercice du pouvoir dans la Byzance tardive, mais sous l'angle qui demeure sans doute le plus difficile à étudier entre tous, celui du territoire. Chacun sait que l'extension territoriale de l'Empire byzantin se réduit à partir du 14<sup>e</sup> siècle, temporairement en Europe face au développement des États balkaniques, puis définitivement sur les deux continents du fait de la conquête ottomane. Dans le détail cependant, ces questions sont extraordinairement complexes, les frontières étant sans cesse mouvantes et intriquées, tandis que les alliances et recompositions des partis en présence se renouvellent à grande vitesse. L'évaluation des moyens mis en œuvre par l'État byzantin pour résister à ces offensives ne peut reposer que sur une étude très précise des sources disponibles, qui sont rares, éparses, et surtout très difficiles à dater précisément et à interpréter. R. Estangüi Gómez les présente au début de son ouvrage : outre les chroniques – presque inexistantes pour cette période –, les actes impériaux et patriarcaux, les correspondances, en particulier celle de Démétrios Kydonès, l'auteur a mis à contribution la riche documentation archivistique émanant des monastères de l'Athos. Les sources narratives et diplomatiques sont rarement croisées entre elles par les byzantinistes à cause des compétences très différentes qu'elles requièrent, et les résultats du travail minutieux réalisé par R. Estangüi Gómez sont à la mesure de l'effort entrepris.